

RETRACER UNE HISTOIRE

Olivier Faron, Directeur de l'ENS Lettres et Sciences humaines de Lyon.

Résumé : Le type de traces auxquelles l'historien se réfère a changé au moment de la révolution historiographique du XX^e siècle. L'historien classique, tel un enquêteur, cherchait des vestiges, indices matériels de faits à établir de manière érudite. La rupture initiée en France par l'école des Annales a mis au premier plan le questionnement sur les faits et signifié que tout ce qui hier n'était pas objet de science pouvait le devenir, d'où un élargissement considérable des traces. Pour éviter que ces dernières inspirent des histoires loin de l'Histoire, il faut associer un acteur historique et son contexte à un événement qui l'inscrit dans le temps.

Abstract : *The kind of traces an historian refers to changed at the moment of the historiographic revolution of the 20th century. The classical historian, like an investigator, was looking for relics, material clues for facts established in a scholarly manner. The shift initiated in France by the École des Annales brought the questioning of the facts to the foreground and said that items which were not considered as objects of science yesterday could become so, and created hence a significant widening of the range of traces. To avoid those traces inspiring stories further from History, a historical actor and his context must be connected to an event which record him in time.*

« L'historien du secret cherche dans son propre vide. Le vide se remplit tout seul. »

[Beauvais, 2009, 30]

Les traces ne font pas à proprement parler partie des pratiques habituelles des historiens ou alors de ceux confrontés à des quêtes quasi impossibles, comme celles des éléments attestant de la vie de grands personnages à la biographie en partie, voire totalement, fondée sur des reconstructions postérieures, telle celle de Jésus. Ce qui explique d'ailleurs que le terme de *trace historique* ait plutôt avant tout fasciné certains hommes du XIX^e siècle en chasse de grandes fresques, quitte à en écarter des méthodologies trop positivistes, avant de tomber quelque peu aux oubliettes. La *Revue des deux mondes* publiée par exemple en 1857 un compte rendu de l'ouvrage d'Ernest Renan sur les langues sémitiques, dans lequel une question est mise en avant :

« Où est la trace historique que les Tyriens, pour ne parler que d'eux, aient jamais été monothéistes ? »
[*Revue des deux mondes*, 1857, 127].

L'historien dépisteur de traces serait en ce sens aujourd'hui plutôt un enquêteur en chasse d'un objet évanescant, d'un mystère, d'un « secret » pour reprendre les mots de la romancière Marie-Odile Beauvais. Des signes imperceptiblement inscrits dans un terrain permettraient par exemple de délimiter les contours d'un ancien lieu d'habitation, improbable à l'œil nu et n'ayant

laissé rien de tangible. La racine étymologique du terme « trace » renvoie d'ailleurs au XII^e siècle et au « vestige que quelqu'un laisse à un endroit où il est passé » [*Trésor de la Langue Française*, 1994, 435]. Un enquêteur globalement inquiétant car aux troussees du sensationnel... Un essayiste aussi, transcendant les empirismes consubstantiels au métier d'historien à l'image de Roger Garaudy : « Qu'importe s'il n'existe aucune trace historique de l'Exode et de son passage de la mer » [Garaudy, 1995].

“ Olivier Faron est agrégé, docteur et habilité en histoire. Ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud et de l'École française de Rome, il a été conseiller de la ministre de la Recherche entre 2002 et 2004. Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris IV-Sorbonne, il est actuellement directeur de l'ENS Lettres et Sciences humaines de Lyon. ”

Car c'est bien là le principal défi que pose à l'historien la question des traces. L'historien aime en effet au contraire surtout se colleter à du réel, repérer des faits, se confronter à des matérialités. Il est friand de vestiges archéologiques, de documents d'archives, d'images dûment datées. L'histoire classique était généralement positive ; celle académique prônant l'érudition. Le XIX^e siècle connaît ainsi, parallèlement aux quêtes de l'introuvable signalées précédemment, l'explosion d'une histoire officielle déclinée par des institutions prestigieuses comme par des cénacles plus obscurs. Une histoire avec pignon sur rue, dont l'une des formes les plus spectaculaires est l'histoire dite bataille vantant les faits et gestes de personnages devenus par là-même historiques. Pourtant, même ces récits historiques quasi sacralisés, reposant sur des témoignages attestés, laissent à leur tour diverses zones d'ombre, comme sur un mur où, une fois un portrait enlevé, une trace peu compréhensible demeure. Qu'en est-il des personnages mythologiques ?

Qu'en est-il de la vie quotidienne de tous ceux qui font l'histoire sans incarner l'Histoire ? Qu'en est-il des grands processus qui bouleversent le destin de l'humanité toute entière, comme par exemple les épidémies ?

En réaction à un récit historique outrageusement appuyé sur un factuel « classicisé », le XX^e siècle a connu une véritable révolution historiographique. Une rupture généralement identifiée à de grands historiens français comme Marc Bloch ou Lucien Febvre et à des revues scientifiques telles que les *Annales Économie, Société, Civilisation*. Pour aller vite, tout ce qui, hier, n'était pas objet d'histoire le devenait : de la foi religieuse aux modes de culture agricole, de l'immatériel à l'impensé. Des grandes conceptualisations s'imposaient aussi comme des articulations incontournables à l'image des histoires dites des mentalités ou des représentations. Virage théorique précieux, en ce sens que les questionnements retrouvaient un sens par rapport à une accumulation de relevés érudits. Un certain nombre de masses d'informations connaissaient une lisibilité nouvelle.

En définitive, c'est bien à une double évolution que l'on a assisté et qui se prolonge aujourd'hui. D'un côté, des traces historiques nouvelles peuvent permettre de dessiner de nouvelles problématiques. D'un autre côté, des ensembles massifs de traces peuvent devenir des corpus porteurs d'intelligibilités originales. Le renouvellement historiographique des conflits contemporains peut l'illustrer à merveille. La découverte de restes de soldats tués, tels que ceux d'Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*, a ainsi permis de mieux comprendre les attitudes lors des combats. Parallèlement, les différentes lettres écrites ou reçues par les combattants représentent une formidable ressource pour appréhender les émotions comme les valeurs, les souffrances tout autant que les élans.

Faisons donc l'hypothèse que tout ou presque pourrait être trace historique ou, mieux, trace pour l'historien et qu'*a fortiori*, un ensemble homogène de traces démultiplie les trouvailles possibles. Cela représente un véritable tournant porteur de sens mais aussi la source d'inquiétudes diverses.

Commençons par les préoccupations. Multiplier presque à l'infini les traces fait courir le risque d'une perte de sens. Tout ou presque serait historique comme quand, tout au long du XX^e siècle, les instances suprêmes des partis totalitaires décidaient qu'un événement devenait historique en se concrétisant. Une déviation particulièrement préoccupante en France, pays traditionnellement peuplé de férus d'histoire – une force – mais où ces amateurs se veulent aussi et souvent diseurs d'histoire – une faiblesse. Il apparaît absolument vital de séparer les pratiques historiennes des initiatives exclusivement érudites. L'érudition, notamment dite locale ou portée de manière autonome par des passionnés, jette souvent un coup de projecteur suggestif sur une réalité méconnue. Mais ces découvertes n'ont souvent qu'une portée heuristique plus que circonscrite. Qu'importe qu'un roi de France se soit arrêté dans une auberge du centre de notre pays si le déplacement en question n'a pas de véritable signification par lui-même ?

En revanche, l'accumulation de traces concordantes s'est imposée récemment comme une chance scientifique originale. Un bon exemple est représenté en ce sens par l'affirmation de la démographie historique au cours des années 1960-1980. Brutalement, des séries uniformes, voire ennuyeuses, d'actes mille fois répétés comme des enregistrements de mariages ou de décès pouvaient servir à éclairer des habitudes, des comportements, des choix. Évolution d'autant plus forte qu'elle concernait des oubliés de l'histoire, ces sans-grade dont on pensait jusque-là qu'ils n'avaient pratiquement pas

laissé de trace repérable de leur passage sur terre. Alain Corbin s'y est d'ailleurs essayé, en proposant une biographie d'un obscur dont différentes séries de documents ont en fait démontré que son destin était moins opaque que ne le laissait présager une approche un peu trop superficielle. D'un côté, A. Corbin part « sur les traces d'un inconnu » dont il s'agit de retrouver le « monde ». De l'autre, il va en faire un médiateur culturel, qui hante les campagnes françaises [Corbin, 1998]. C'est donc bien un point d'introduction à un milieu, à une époque, à un monde différent [Faron, 2000, p.282].

Pour se doter d'une épaisseur historique, des signes, des faits, des traces doivent en fait constituer des convergences triangulaires, en associant un acteur et son contexte à un événement qui l'inscrit dans le temps. C'est en tout cas ce qui se dégage des multiples fausses pistes qui ont fait se développer des histoires loin de l'Histoire, ou se raconter une Histoire qui ne laisse pas de trace.

Premier élément du triangle, l'acteur historique. Principale distinction par rapport à d'autres approches telles que l'archéologie, l'histoire est incarnée dans des êtres humains, et des êtres humains sortis d'un environnement qu'ils contribuent, en partie au moins, à façonner. Une trace devient historique si on peut y lire l'empreinte de l'homme, sa patte. Mais l'acteur a changé. Un acteur historique peut être d'autant plus suggestif qu'il n'est pas facilement repérable, que son parcours ne peut être effleuré qu'au gré de quelques écritures empoussiérées. Le quart d'heure « warholien » peut se circonscrire à une naissance dans un village normand. Et pourtant, de telles traces ont souvent plus de signification que nombre de moments de personnages jugés comme incontournables pour le destin collectif des humains. C'est parce que des traces démographiques ont été dénichées, enregistrées, analysées que l'on sait mainte-

nant que, juste après le milieu du XVIII^e siècle, les femmes françaises construisirent au cœur le plus enfoui de leur intimité une formidable révolution. En inventant la limitation des naissances, en décidant de réduire leur progéniture, en préférant une attention plus grande portée à leur descendance que l'extension quasi infinie du nombre de leurs rejetons, les femmes françaises deviennent, avant toutes les autres, pas moins que les bâtisseuses de la famille moderne.

Mais cette trace, ces traces, si l'on imagine ces naissances hexagonales, n'ont de véritable signification que si elles s'inscrivent dans un contexte historique. Prenons un geste artistique, par exemple la représentation épurée d'un corps de femme ou le dessin d'un animal. Souvent, de tels témoignages ne disent rien ou mieux, ils traduisent un impact émotionnel sans âge. Ce qui est loin d'être le cas, quand ils sont le reflet d'une conjoncture particulière. Au tout début de ce que l'on pourrait appeler l'amarce de la présence humaine, dans la grotte Chauvet par exemple, dessiner le corps de sa compagne ou griffonner les animaux qui rôdent est une formidable affirmation de ce que sera l'être humain, à savoir un individu inscrit dans la volonté de construire une intelligibilité du monde qui l'entoure. Au début du XX^e siècle, le retour à des lignes aussi épurées renvoie à la volonté de retrouver des fondamentaux, notamment ceux d'une nature humaine menacée par les explosions de violence qui se produisent.

Une violence qui a d'ailleurs, plus que toute autre réalité, besoin d'être contextualisée. Il apparaît en effet plus que tentant d'identifier toute trace de violence à une espèce de réalité atemporelle qui caractériserait des hommes beaucoup plus primitifs qu'il n'y semblerait à première vue, et loin d'une civilisation des mœurs dûment décortiquée. Prenons les violences perpétrées par les nazis. Il est presque tentant de suivre Jonathan

Little en y voyant une caractéristique malheureuse, mais incontrôlable, de la nature humaine ou de croire en Daniel Johah Goldhagen qui explique que l'Allemand porte le mal en lui. Or si l'on rapporte les comportements les plus inhumains à des contextes profondément humains, on en arrive à faire des traces, même les plus insupportables, des éclairages suggestifs sur des périodes historiques. Des groupes de jeunes hommes sont ainsi souvent enfermés dans une logique de la surenchère, de la transcendance de l'individuel, de la mise en jeu d'un collectif quasi hystérique, qui peut expliquer l'insoutenable. Christopher Browning a bien montré comment la vie au quotidien d'hommes ballottés entre des valeurs anciennes et la tentation de « surjouer » des radicalités surgies de nulle part peut entraîner la spirale de l'horreur quand un groupe de jeunes plonge dans l'abîme.

C'est là où s'impose le dernier élément du triangle, la force de l'événement. La grande histoire économique et sociale des quarante dernières années du XX^e siècle, devenue « braudelienne » tant le Fernand Braudel de la Méditerranée l'a façonnée, a clairement privilégié la longue durée. Que représentaient les existences mêmes d'individus confrontés à de grands mouvements comme la conquête des Amériques ou la poussée des religions ? On opposait paradoxalement à des traces situées dans le temps des conceptualisations inobservables, alors que les écoliers de notre pays perdaient tout repère temporel. Ce n'est que récemment que l'événement a retrouvé tout son rôle. Deux raisons de fond à cela. La première est que toute trace doit être datée avec la plus grande précision pour devenir historique. Un objet peut être ainsi banal ou inversement construire du sens. L'historien se distingue du collectionneur quand l'objet devient le fait initiateur d'une reconstruction. S. Audoin-Rouzeau retrouve ainsi les corps des combattants de la première guerre mondiale derrière les tissus

d'uniformes : « ce sont eux que l'on discerne derrière ce type de traces » [Audoin-Rouzeau, 2009, p.10].

Raison complémentaire, celle de l'impact du comportement des acteurs. Un personnage devient historique en construisant sa propre histoire et cela, indépendamment de sa position ou de la situation où il se trouve. Ce n'est qu'en de rares moments que sa biographie apporte des éléments pertinents pour comprendre des articulations historiques plus larges. Prenons un exemple tiré de recherches personnelles sur les chantiers de jeunesse du régime de Vichy. Au début de novembre 1942 et quand se produit le premier débarquement allié, le général Joseph de la Porte du Theil, responsable suprême des chantiers, se trouve par hasard en Afrique du Nord, où il inspecte les initiatives locales. Alors que les chantiers d'Algérie vont contribuer à la « première Libération », La Porte choisit de prendre un avion dans la nuit du 10 au 11 novembre 1942 pour regagner la métropole. Il tourne le dos à un choix de résistance armée pour se consacrer à défendre l'institution qu'il a créée. Dans sa brutalité, l'événement crée un avant et un après. Ce fait va générer la démultiplication de témoignages oraux pour défendre ou critiquer, expliquer ou rejeter une telle attitude. Ces traces convergent sur la radicalité de la décision et sur le basculement qu'elle provoque.

Retrouver dans la trace un événement porté par un acteur contextualisé permet ainsi d'écarter bon nombre des difficultés, dont la moindre n'est pas l'accumulation désordonnée de réalités tangibles ou de présomptions de ces mêmes réalités dans une espèce de bric-à-brac de curiosités. Tout n'est donc pas objet d'histoire en soi, mais tout peut le devenir si une action située y est décelable. Quiconque peut être sujet d'histoire si son action est porteuse d'un sens individuel, comme la décision de La Porte, ou collectif, à l'image des femmes françaises du XVIII^e siècle. Et l'on constate alors combien

les temporalités peuvent différer. Des traces historiques peuvent renvoyer à l'instant fugace du choix. D'autres à un moment plus étalé d'une prise de conscience alors que des temps plus longs caractérisent des situations dilatées sur les quelques années d'une guerre ou d'une crise économique, voire sur les décennies d'un cycle de production ou d'un changement de comportement social. Souvent, c'est justement l'étude parallèle de traces en début et en fin de période, qui permet de mesurer le changement historique.

La longue durée retrouve ainsi toute sa pertinence si les traces sont décryptées, voire disséquées au fil des années comme les jalons d'une histoire en train de se faire. La couleur est bien une trace minimale. Elle ne suscite en soi qu'un impact sensible, voire culturel par les renvois qu'elle peut générer. Or une investigation comme celle de Michel Pastoureau réussit à faire de cette trace originelle – en l'occurrence, le noir – la focale d'une histoire à même de se déployer. De se déployer en retrouvant des articulations chronologiques, d'un « commencement » avant l'an mille jusqu'à la « naissance d'un monde » à l'époque moderne. Une histoire qui traduit un changement nécessairement imperceptible s'il est agrippé à un instant isolé mais éblouissant de pertinence s'il découle de la confrontation des traces les plus diversifiées : aquarelles, bois gravés, dessins, films, gravures, livres, manuscrits, miniatures, mosaïques,

peintures, photographies, statues, vases, vitraux, etc. C'est bien parce qu'il y a une histoire avant que le noir est devenu aujourd'hui une trace sans histoire : « une couleur moyenne ? Une couleur neutre ? Une couleur comme les autres ? » [Pastoureau, 2008, p.194].

Les hommes se demandent souvent s'ils laisseront des traces de leur passage sur terre, alors qu'ils sont nombreux à se borner avant tout à suivre celles laissées par leurs prédécesseurs ou leurs proches. Si le métier de l'archéologue est de mettre au jour des traces disparues, celui de l'historien est plutôt d'en extraire quelques-unes des masses de faits qui caractérisent les sociétés humaines d'hier comme d'aujourd'hui. C'est en définitive le pouvoir quasi démiurgique du récit historique que celui d'attribuer une portée universelle à un fait jusqu'alors commun. C'est aussi un formidable risque. Certains historiens moins inspirés s'y sont égarés, en proposant des reconstitutions tombées aujourd'hui dans l'oubli. D'autres plus talentueux sont devenus les producteurs de notre mémoire collective, les bâtisseurs d'un patrimoine culturel partagé. Quelle meilleure définition, *in fine*, de ce que pourrait être une trace historique que celle de Lamartine faisant, dans ses *Confidences*, du Colisée « la trace gigantesque d'un peuple surhumain, qui élevait, pour son orgueil et ses plaisirs féroces, des monuments capables de contenir toute une nation » [Lamartine, 1849, p.145].

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Audoin-Rouzeau (S.)

Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18, Paris, Armand Colin, 2009.

Beauvais (M.-O.)

Le secret Gretl, Paris, Fayard, 2009.

Braudel (F.)

La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, Paris, Armand Colin, 1979.

Browning (C.)

Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

Corbin (A.)

Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876, Paris, Flammarion, 1998.

Faron (O.)

« Petite histoire des récits de vie. Les orphelins de la Première guerre mondiale racontent leur destin », in *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*, volume 1, n°2, Grenoble, La pensée sauvage, 2000, pp.281-293.

Garaudy (R.)

Vers une guerre de religion ? Le débat du siècle, Paris, Desclée de Brouwer, 1995.

Goldhagen (D. J.)

Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste, Paris, Seuil, 1997.

Lamartine (A. de)

Confidences, Graziella, 1849.

Little (J.)

Les bienveillantes, Paris, Gallimard, 2006.

Pastoureau (M.)

Noir. Histoire d'une couleur, Paris, Seuil, 2008.

Revue des deux mondes, *De la civilisation et du monothéisme chez les peuples sémitiques*, tome dixième, XXVII^e année, Paris, 1857.

Trésor de la langue française, tome seizième, Paris, Gallimard, 1994.